

Jean-Marie MARTIN 40 ans

52^e Régiment d'Infanterie Coloniale



Avec Jean-Marie Martin, on retrouve le tristement célèbre trinôme : inscrit maritime/régiment d'infanterie coloniale/bataille de Champagne.

Comme de nombreux marins Tréguncois, Jean-Marie Martin a été victime de la mise à disposition de l'armée de terre des inscrits maritimes non essentiels à la Marine et en excédent dans les dépôts. Jean-Marie, qui faisait partie des classes les plus âgées (*), a d'abord été prêté au ministère de l'Agriculture pour effectuer les moissons.

La Guerre l'a cependant vite rattrapé et il a été incorporé le 13 janvier 1915 au 2^e RIC de Brest. Il passe par la suite au 52^e RMIC qui est un régiment de choc créé le 4 mai 1915 à Puget-sur-Argens (Var) à partir d'éléments venus des dépôts des différents RIC, dont un bataillon venu du 2^e RIC qui avait quitté Brest le 2 mars pour le camp de Fréjus ; j'imagine Jean-Marie faire partie de ce contingent.

Le 1^{er} juillet, le régiment quitte Cuperly par voie ferrée et débarque le jour même à Somme-Tourbe ; il occupe jusqu'au 3 juillet les cantonnements de la Salle et de Saint-Jean-sur-Tourbe. Le 3, le régiment gagne par voie de terre les localités de Tilloy, la Croix-en-Champagne et Saint-Julien-de Courtisols. Le 22 juillet, départ pour Suippes, le régiment s'établit au bivouac à l'est de cette ville. Le 16 août 1915, le 52^e régiment mixte colonial devient le 52^e régiment d'infanterie coloniale. Le 17 août 1915, le 52^e rejoint son corps d'armée (le 2^e CAC) à Suippes, et il est employé à des travaux dans le secteur de Souain pour préparer l'attaque du 25 septembre. Le 24 août, le régiment déplore ses premiers morts.

Journée du 25 septembre 1915

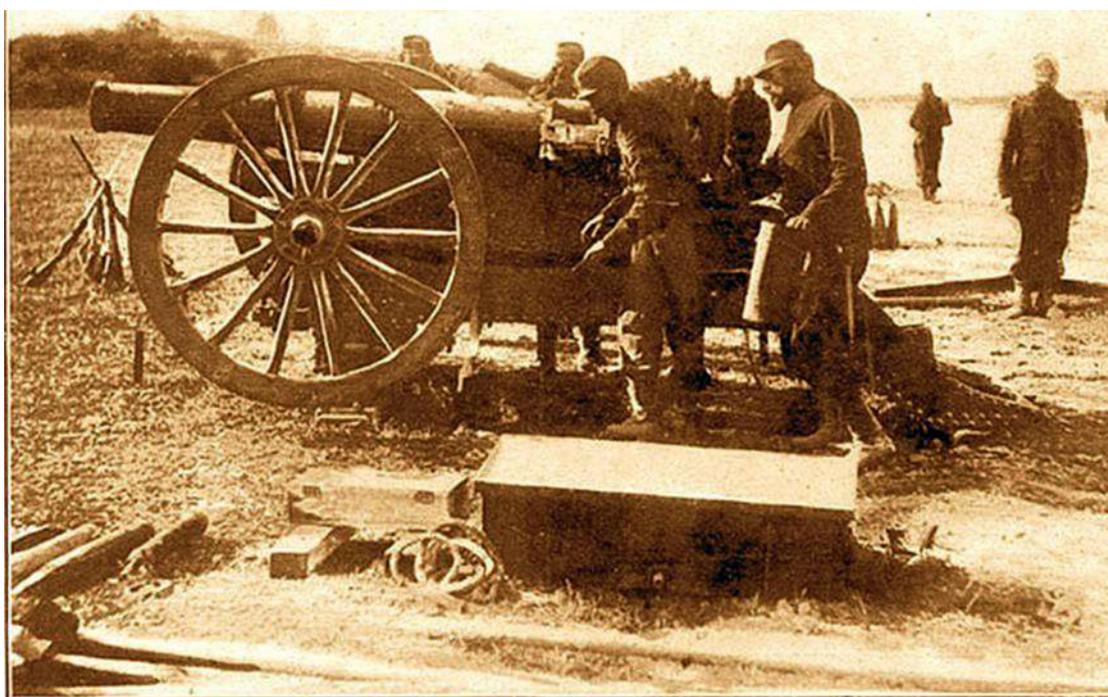
L'ordre d'attaque de la division fut communiqué dans la soirée du 24 : le régiment devait faire partie des troisième et quatrième vagues, il avait pour objectifs les ouvrages de Presbourg et de Wagram et, ces ouvrages enlevés, il devait continuer à progresser aussi loin que possible. La route de Souain à Somme-Py limitait à gauche le secteur d'attaque de la division.

A minuit, les bataillons quittèrent leurs bivouacs pour gagner les emplacements d'attente situés tout près des parallèles de départ. Ce mouvement, exécuté par nuit noire, s'accomplit avec ordre. A 3 heures du matin, les bataillons étaient à pied d'œuvre et recevaient un complément de munitions (2 grenades par homme).
(photo : grenade modèle 15)



Vers 6 heures, l'heure de l'attaque fut communiquée à la troupe. On eut bien soin d'expliquer aux hommes que l'artillerie calquerait son tir sur l'heure de sortie des vagues d'assaut. A 9 h 15, la première vague sortit des lignes, suivie à 9 h 20 des troisième et quatrième vagues dont le 52^e faisait partie.

Mais entre le moment où cessa le tir de notre artillerie et celui où déboucha la première vague, l'ennemi s'était ressaisi. Il déclencha un formidable tir de barrage entre ses lignes et les nôtres qui ne réussit pas à arrêter notre marche mais le régiment y laissa le quart de son effectif. La première parallèle allemande était faiblement occupée, il n'en était pas de même des autres où l'on se heurta à la résistance opiniâtre de certains groupes disséminés dans des îlots de résistance soigneusement aménagés. L'ordre était de ne pas entrer dans les tranchées (***) mais de progresser par les terre-pleins pour ne pas ralentir l'élan, la marche continua. Les vagues se reformaient d'elles-mêmes après le franchissement des obstacles et les ouvrages de Presbourg et de Wagram furent abordés et enlevés après un rude combat. Peu ou pas de prisonniers, l'acharnement était trop grand de part et d'autre.



12. — Un Rimailho de 155 court.

Au-delà des ouvrages de Presbourg et de Wagram, le terrain était à peu près dépourvu de travaux de défense et l'on put s'avancer jusqu'aux dernières crêtes bordant la Py mais, des troupes d'attaque, il ne restait qu'une mince ligne formée de groupes d'hommes de tous les régiments, certains éléments rejoignaient et l'on pouvait espérer l'arrivée prochaine des réserves. L'enthousiasme était grand malgré la fatigue et les pertes, pour tous, la percée était un fait accompli. Plus de 6 kilomètres avaient été franchis et 11 lignes de tranchées enlevées. Nous dûmes cependant nous arrêter, notre barrage roulant, fixé à la dernière crête de la Py, s'opposait à toute avance (et a de fait hypothéqué la victoire...).

Tout fut mis en œuvre pour faire allonger le tir, des agents de liaison furent envoyés vers l'arrière, mais il est probable qu'ils ne purent remplir leur mission. Une pluie torrentielle tombait depuis 10 heures du matin et empêchait le vol des avions, aucune liaison téléphonique n'avait pu être organisée, le personnel étant dispersé ou hors de combat.

Néanmoins, vers midi, notre barrage ayant été reporté plus loin, la première ligne se porta en avant. Il était trop tard. Après avoir progressé de quelques pas, la ligne était clouée sur place par le feu terrible de mitrailleuses partant d'une tranchée bordant la crête et des boqueteaux environnants, ce feu de mitrailleuses était appuyé par un tir d'artillerie très bien réglé qui augmentait d'intensité et forma vite un obstacle infranchissable dans le secteur d'attaque de la division. La bataille est finie et perdue, le régiment va perdre près de huit cents hommes dans cette « affaire ».

Jean-Marie Martin est porté disparu ce jour, il a été tué bien sûr, un jugement du tribunal de Quimper en date du 28 juillet 1921 actera sa disparition.

Jean-Marie repose quelque part dans la Marne, plusieurs soldats du nom de Martin non identifiés reposent dans diverses nécropoles du secteur (***) .

Photo ci-dessous : morts français en Champagne, la guerre c'est surtout cela !



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Né à Trégunc le 2 octobre 1875, Jean-Marie, 1,71 m, blond aux yeux bleus, était le fils de feu François Martin, marin-pêcheur à Trévignon, et de Marie-Yvonne Pennec, cultivatrice, mariés en 1866 à Trégunc. Jean-Marie vivait au Curiou avant-guerre et était marin, inscrit maritime n° 3079/CC du 2 octobre 1893 (venu de l'IP n° 1577).

N° 22 de tirage dans le canton de Concarneau, il avait effectué 4 ans et deux mois de service dans la Marine entre le 16 octobre 1895 et le 30 décembre 1899. Matelot-chauffeur auxiliaire de 2^e classe, il avait notamment embarqué pendant trois ans sur le cuirassé *Brennus* à Toulon (****). Jean-Marie avait ensuite navigué sur de nombreux bateaux de pêche, avait effectué une période d'exercices au 2^e dépôt fin 1901 et était embarqué à la pêche au large sur *L'Éclair de Groix* lorsqu'il a été versé au recrutement le 10 août 1914.

(*) Un homme de 40 ans était déjà âgé en 1913 où l'espérance de vie pour un homme était de 50,4 ans.

(**) La Légion suivait pour « nettoyer » les tranchées.

(***) Au lendemain de la guerre, le père Doncoeur, aumônier de la 28^e brigade, et une dizaine de volontaires qui avaient accepté de reporter leur démobilisation, ont entrepris de relever les restes de leurs camarades tués au cours des combats de 1915, avec l'aide de prisonniers autrichiens et d'un détachement de « main-d'œuvre de guerre » constitué d'Indochinois stationnés à Suippes. L'un d'entre eux, Marcel Santi, décédé en 1989, a témoigné dans son carnet de balles (textes inédits, publiés en juin 1999 dans le bulletin de l'Association du souvenir aux morts des armées de Champagne) :

« Sur le terrain, les fantassins de 1915 gisaient, depuis quatre ans, dans le chaos du champ de bataille, à la face du ciel, les camarades du 25 septembre, la plupart sans sépulture, massacrés... Tout d'abord ceux hors de terre, puis les ensevelis approximativement par l'aumônier aux nuits de la bataille, jour après jour avec méthode et beaucoup d'ordre, les recherches d'identification effectuées, les restes recueillis furent placés dans des caisses neuves de 75... Enfin nous dûmes réfectionner ou restaurer les gigantesques sépultures des fosses communes sur les emplacements des anciennes parallèles de départ et y ériger des croix gravées, plus au nord fouiller les parapets des tranchées non nivelées et partout rechercher les corps isolés, les ossements disloqués, parfois groupés, enchevêtrés, et parfois superposés au parapet, jusqu'à trois couches ! Ce fut un horrible travail. »

(****) En avril 1899, le *Brennus* avait reçu à son bord le roi Humbert 1^{er} et la reine d'Italie. Le *Brennus* avait aussi la particularité de posséder la dernière figure de proue visible dans la Marine.

